



## Séducteurs glacés et libertinage à rebours

MICHEL BRIX

Les deux articles que Sainte-Beuve a consacrés à la production littéraire d'Eugène Fromentin (ils sont recueillis au tome VII des *Nouveaux lundis*) ont ouvert à cet auteur une fenêtre vers la postérité. Dans le second de ces articles, Sainte-Beuve fait en particulier l'éloge du roman *Dominique* (1863), notamment parce que le critique regardait ce récit comme un avatar du « roman intime », – genre qu'il avait lui-même défini et illustré (avec *Volupté*), au cours des années 1830. D'aucuns ont cependant reproché à Sainte-Beuve d'avoir tu les faiblesses qui déparent le roman de Fromentin. Ce reproche est partiellement injuste, puisque l'auteur des *Lundis* avait émis en fait de nettes réserves concernant la fin de *Dominique*, qui voit le protagoniste masculin reculer au moment de se livrer à sa passion pour Madeleine, une femme mariée, alors que celle-ci est pourtant en train de s'abandonner dans ses bras. Fin peu plausible, à l'estime de Sainte-Beuve, et qui « n'est pas entièrement d'accord avec la vérité humaine », parce que « le propre de la passion arrivée à son paroxysme est de n'avoir aucun scrupule » :

Quand la passion est montée à ce degré chez deux êtres, elle ne marchande plus ; elle n'a aucun remords actuel. Entendons-nous bien : je ne veux pas dire que plus tard, après, au réveil, le remords ne se réveillera pas aussi en de certaines âmes ;

mais, au moment où l'incendie intérieur est si ardent et attisé, ce remords est aisément étouffé, et il est compté pour peu, pour rien.

Le critique des *Lundis* suggère en outre que la scène qui voit Madeleine et le personnage éponyme, arrivés au bord du précipice, faire marche arrière au dernier moment, pourrait bien se révéler accablante pour Dominique ; Madeleine est arrivée au comble du désir et de la passion, et c'est le moment choisi par le jeune homme pour devenir « raisonnable » : « Qu'avait-il à faire de souffler pendant des années le feu, pour se dérober et s'enfuir [lorsqu'il] voit la flamme ? Ce Dominique [...] ne saurait nous être présenté, en définitive, comme une manière de sage qui a triomphé de sa passion. Ce n'est qu'un amoureux faible qui a pris sa crainte pour de la vertu, sa timidité naturelle pour un stoïque effort. »

Mais faut-il considérer, avec Sainte-Beuve, que la fin de *Dominique* manque de « vérité humaine » ? Voire. Dominique a des prédécesseurs illustres, auxquels il ressemble par plus d'un côté. Eux aussi, on va le constater, se refroidissent subitement, alors même qu'ils se trouvaient sur le point de voir aboutir une entreprise de séduction qui avait requis tous leurs soins.

Quelques-uns de ces prédécesseurs appartiennent à l'œuvre de Gérard de Nerval, comme l'atteste la nouvelle *Sylvie* (1853). Le narrateur de *Sylvie* fait en sorte que l'héroïne, jeune fille de village, tombe amoureuse de lui ; il entretient chez elle ces tendres sentiments jusqu'à ce que, au cours d'une visite à une tante de Sylvie, les deux jeunes gens se retrouvent dans une chambre, en train de se déshabiller pour se costumer en mariés du début du XIX<sup>e</sup> siècle et faire une surprise à leur hôtesse. À ce moment, il est manifeste que Sylvie attend et sollicite un baiser, une déclaration, ou un geste qui témoignerait que les intentions du jeune homme sont au diapason des siennes. En vain : le narrateur, comme perdu dans ses rêves, paraît faire exprès de penser à autre chose, et de ne pas comprendre ce qui lui est demandé, et qu'il semblait pourtant espérer. Et pour mieux se dérober, c'est précisément au lendemain de cet épisode qu'il choisit de quitter la région et de s'installer à Paris, laissant Sylvie – qui ne sait si elle doit attendre son retour – en proie à l'incertitude et à l'amertume.

S'agissant des aventures du « je » nervalien, ce genre de volte-face est loin d'être exceptionnel. Ainsi, le narrateur du *Voyage en Orient* (1851) tombe amoureux, au Liban, d'une Druse, et se met en tête de l'épouser. Il s'ouvre de son projet au père de la jeune fille, qui fait état d'une série d'obstacles, politiques et spirituels, qui à ses yeux empêchent le mariage. Le narrateur remue ciel et terre pour les lever tous, sa demande est finalement acceptée et il ne reste plus qu'à célébrer le mariage. C'est alors qu'il tombe malade et qu'il impute ses ennuis de santé au climat de la montagne libanaise :

il explique devoir s'enfuir à Constantinople pour se rétablir, – abandonnant sur place celle qui ne sera jamais son épouse.

Des scénarios analogues se renouvellent dans d'autres récits nervaliens. Ainsi, le narrateur d'*Octavie* (une nouvelle qui, comme *Sylvie*, prit place en 1854 dans le recueil des *Filles du Feu*) voyage dans le sud de la France et en Italie. À Marseille, il rencontre une jeune Anglaise, Octavie, qu'il revoit à Civitavecchia, puis sur le pont du bateau qui les emmène à Naples. Elle finit par lui donner un rendez-vous à Portici, pour le lendemain. Mais cette entrevue, à l'évidence, ne se déroule pas comme l'imaginait la jeune femme : ils visitent ensemble Pompéi, puis

[...], frappé de la grandeur des idées que nous venions de soulever, je n'osai lui parler d'amour... Elle me vit si froid qu'elle m'en fit le reproche. Alors je lui avouai que je ne me sentais pas digne d'elle.

Cet amoureux indécrottable finit toujours par se retrouver « froid ». Les choses n'iront pas plus loin avec Octavie.

Remontons encore l'échelle du temps. Au cours des années 1820, la duchesse Claire de Duras avait décrit le comportement de pareils séducteurs gelés dans *Édouard* (1825) et dans *Olivier, ou le Secret*. Le protagoniste d'*Édouard* est le fils d'une famille lyonnaise appartenant à la haute bourgeoisie. Mû par le mépris de son milieu d'origine, il a l'occasion, à Paris, de fréquenter une famille aristocratique de haut lignage, et même de s'y faire une place, avec une sorte de statut de fils adoptif. L'amour naît entre Madame de Nevers, une fille de la maison, et lui, et il ne fait rien pour mettre un terme à cette passion – dont au contraire il entretient la flamme. Édouard est pourtant parfaitement conscient que cette relation, qui le voit se faire aimer de quelqu'un que les conventions sociales lui interdisent d'épouser, ne peut déboucher, pour lui, que sur des remords et de la culpabilité : « [...] par la bizarrerie de ma situation, l'idée d'être aimé, qui aurait dû me combler de joie, me glaçait de crainte. » Cette froideur va prendre définitivement possession de lui. Lorsque Madame de Nevers, éperdue de passion, lui propose, à plusieurs reprises, pour pouvoir l'épouser, de renoncer à son nom et à sa fortune, et de tourner le dos aux conventions sociales, c'est lui qu'on voit se dérober pour une obscure question d'honneur (il refuse de passer pour un séducteur vil et infâme), – livrant de la sorte Madame de Nevers à un chagrin qui finira par la tuer.

*Olivier, ou le Secret*, autre roman de la duchesse de Duras, a été achevé, mais non publié<sup>1</sup>. Des lectures en avaient néanmoins été faites dans les salons, en 1824 et

---

<sup>1</sup> Ce roman ne sera publié pour la première fois qu'en 1971.

en 1825, et il se chuchotait que le « secret » que cachait le protagoniste (son impuissance) interdisait que l'on publiât pareille fiction. En fait, l'impuissance n'est jamais mentionnée explicitement dans le récit, qui suggère même – mais seulement à titre d'hypothèse – que le « secret » d'Olivier pourrait résider dans la connaissance qu'il a que Madame de Nangis serait non sa cousine mais sa demi-sœur. Mais quoi qu'il en soit de la nature de ce fameux « secret » (l'impuissance, ou la crainte d'une parenté potentiellement incestueuse, qu'il lui est interdit de révéler), Olivier s'emploie à attiser la flamme des désirs qu'il inspire à Madame de Nangis, tout en sachant pertinemment – sous-entend le récit – qu'il lui sera impossible d'épouser celle qui l'aime et se croit adorée (Olivier joue parfaitement les chevaliers servants, il rend d'innombrables services à la jeune femme, s'immisce dans sa vie, se plaint quand il s' imagine avoir déplu, ou qu'on veut l'éloigner, etc.). Une fois Madame de Nangis devenue veuve de son premier époux, le mariage devient un projet envisageable, mais Olivier multiplie alors les manœuvres dilatoires et la jeune femme se perd en conjectures sur les causes de cet étrange comportement. Et quand elle veut tirer les conséquences du refus d'Olivier de se déclarer, celui-ci revient immédiatement à la charge, et reproche à son interlocutrice (*Olivier* est un roman épistolaire) sa « froideur », – belle projection ! Madame de Nangis se reprend alors à espérer et croit qu'elle va enfin recevoir une déclaration et une demande en mariage, mais celles-ci se font à nouveau attendre. Le cœur déchiré par cette situation à laquelle elle ne comprend rien, la jeune femme propose à Olivier de vivre ensemble chastement, sans contracter de mariage, puis – devant la répugnance manifestée par le héros – elle va même jusqu'à lui offrir de se déshonorer, en devenant simplement sa maîtresse, et en se contentant de ce statut, au cas où le « secret » – dont elle ne connaîtra jamais la nature – concernerait un engagement antérieur vis-à-vis d'une autre femme, auquel le jeune homme ne pourrait se soustraire. Mais toutes ces suppliques restent vaines. Olivier se suicide et Madame de Nangis perd la raison.

Stendhal connaissait l'existence, et le propos, d'*Olivier*. Il publia en 1827 *Armance*<sup>2</sup>, qui raconte une histoire similaire. Cette fois, plusieurs indices, dans et en dehors du récit, suggèrent que le « secret » d'Octave de Malivert, le protagoniste masculin, est bien l'impuissance : le contenu de lettres de Stendhal commentant le récit, adressées respectivement à Prosper Mérimée (le 23 décembre 1826) et à Sutton Sharpe (le 23 mars 1828) ; une scène du roman où le héros va voir une pièce d'Eugène Scribe, *Le Mariage de raison*, et quitte précipitamment le théâtre au cours de la représentation (ladite pièce de Scribe fait de nombreuses allusions à la question du « devoir » conjugal) ; et enfin une autre scène d'*Armance*, où les personnages font

---

<sup>2</sup> Titre complet : *Armance, ou quelques scènes d'un salon de Paris en 1827*.

du tombeau d'Abélard, au cimetière du Père-Lachaise, le but d'une de leurs promenades. – Octave a l'« âme [...] glacée », ont noté ses proches. Il cherche cependant à plaire à Armance de Zohiloff, qu'il voit dans un salon où il se rend régulièrement. La situation d'Armance, orpheline vivant chez une parente éloignée de sa mère, est précaire. Octave ne réussit que trop bien à attirer sur lui les regards d'Armance, et il pressent qu'il est aimé. Entichée elle aussi de M<sup>lle</sup> de Zohiloff, la mère d'Octave, qui a deviné les sentiments éprouvés par les deux jeunes gens et ne se préoccupe pas des questions de fortune, voudrait voir ceux-ci se marier. Armance hésite (elle ne veut pas passer « dans le monde pour une dame de compagnie qui a séduit le fils de la maison ») et Octave la rend jalouse en fréquentant la coquette Madame d'Aumale. Mais les deux jeunes gens ne peuvent ignorer plus longtemps leur attachement réciproque. Octave veut alors partir pour la Grèce (en laissant sa bien-aimée en France). Un duel, qui le laisse gravement blessé, ajourne ce projet. Il reçoit des soins d'Armance et lui avoue son amour, mais s'invente des torts pour l'éloigner de lui. Le mariage devient cependant inévitable, à cause d'un stratagème ourdi par un parent d'Octave, qui a surpris Armance devant la chambre du jeune homme. Une fois le mariage célébré, Octave fuit en Grèce et, une fois là-bas, met fin à ses jours. Armance et la mère d'Octave prennent ensuite le voile dans le même couvent.

Au nombre de ces parrains proches, ou de plus en plus lointains dans le temps, du Dominique de Fromentin, figure également Adolphe, le protagoniste du roman de Benjamin Constant publié en 1816<sup>3</sup>. Adolphe est un libertin qui ressemble à ceux que les auteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle ont décrits si souvent. Pour cet oisif et ce nanti, qui ne fait pas la guerre, les femmes à conquérir ont remplacé – le vocabulaire est le même – les citadelles. Et plus la citadelle est réputée inexpugnable, plus la nouvelle de sa « chute » vaut de lauriers au conquérant. C'est pourquoi Adolphe porte son choix sur Ellénore : il semble en effet inimaginable que cette jeune femme renonce aux liens qu'elle a noués avec le comte de P\*\*\*, dont elle est la maîtresse officielle et à qui elle a donné deux enfants. Du fait de sa situation de femme entretenue (la pauvreté, semble-t-il, l'a contrainte à accepter cet état), Ellénore se sait guettée par les esprits malveillants et ne peut se permettre le moindre faux pas, – lequel, rendu public, annulerait tous ses efforts passés pour combattre l'hostilité du monde à son égard, qu'elle a réussi à contenir et à apaiser par un comportement irréprochable. Adolphe parvient cependant à se faire recevoir dans le salon d'Ellénore, puis à se faire aimer. Peu après l'aveu, le texte nous apprend que la jeune femme « se donna enfin tout entière ». Arrive ensuite le moment où tout bon libertin doit rompre avec éclat et faire reconnaître sa victoire par l'opinion. Mais Adolphe, étonnamment, manque à cette

---

<sup>3</sup> Titre complet : *Adolphe. Anecdote trouvée dans les papiers d'un inconnu.*

tradition : le spectacle de la détresse d'Ellénore, qui a compris qu'elle avait été abusée, paralyse le séducteur, qui ne trouve pas la force de s'éloigner et se perd en atermoiements. Ici commence la partie la plus cruelle du récit, celle qui voit Adolphe, après la « chute », éveiller à plusieurs reprises chez Ellénore un espoir de mariage avec lui, puis faire comprendre à la jeune femme qu'il ne peut se résoudre à cette issue. En fait, le protagoniste paraît attendre que sa « victime » prenne elle-même l'initiative de la rupture, – ce qu'Ellénore, toujours amoureuse, est incapable de faire. Ainsi, lorsqu'Adolphe entend dire dans le monde qu'Ellénore est une femme « perdue », ou lorsqu'il voit d'autres hommes essayer de profiter de la « facilité » avec laquelle elle est à présent réputée – à cause de lui – accorder ses faveurs, il se sent pris de panique et écrasé de remords. Il maintient de la sorte, chez la jeune femme, un espoir, même mince, de bonheur avec lui. Plus encore : quand, en Pologne, une possibilité de mariage se présente pour Ellénore, Adolphe contrarie ce projet en donnant à croire que, jaloux, il se reprend à l'aimer. Chaque fois qu'Ellénore paraît se résoudre à voir le jeune homme sortir de sa vie, celui-ci revient vers elle, mais une fois qu'ils sont réunis, il fait entendre, par ses mines tristes et son abattement, qu'il aspire à être délivré d'Ellénore et n'a jamais envisagé sérieusement de l'épouser. Ces incessantes volte-face dans le comportement du personnage, dont celui-ci s'exonère en les rapportant à la bonté foncière et à la sensibilité qui l'habiteraient, constituent des tortures psychologiques qui finissent par rendre folle Ellénore.

Enfin, au terme du présent parcours, il faut rappeler une scène du *Sopha* (1742), conte oriental de Crébillon fils et chef-d'œuvre du récit « libertin » de l'époque des Lumières. Brama a transformé le narrateur Amanzéï en *sopha*. Amanzéï est ainsi en mesure de relater les rencontres amoureuses dont il est le témoin... et le support. Il nous informe par exemple de ce qui se déroule pendant le rendez-vous que se sont fixé le libertin Mazulhim, « petit-maître » crébillonien, et la jolie Zulica, que Mazulhim a circonvenue, et gagnée à la perspective de se donner à lui. Or cette rencontre, au dire du témoin-*sopha*, se passe très mal, puisque Mazulhim se révèle physiquement incapable de satisfaire les désirs qu'il a éveillés chez Zulica. Le séducteur commence par présenter cet état d'impuissance comme une preuve d'amour, mais ces discours ne bernent guère Zulica, qui l'interrompt vivement, lui demande de « [c]ess[er] cette mauvaise plaisanterie » et ajoute :

Est-il possible [...] que vous me croyiez assez dupe pour regarder comme une preuve d'amour l'affront le plus sanglant que jamais vous pussiez me faire ? [...] aussi bien ne suis-je pas assez imbécile pour que vous puissiez me persuader jamais, que plus un amant a de tendresse, moins il peut l'exprimer à ce qu'il aime.

Mazulhim admet immédiatement et « sans peine » que « rien ne [l]e justifie », mais on observe que, tant que dure cette scène – qui, de son point de vue, devrait être toute d’« humiliation » –, le personnage affiche « un air railleur » et fait de l’esprit « en souriant », avant d’éclater de rire. Et pour cause : il parvient aisément à faire entendre à Zulica que c’est elle qui a le dessous dans cette situation embarrassante : la jeune femme se dit d’ailleurs « désespérée de l’accident » et doit reconnaître que tout le déshonneur de cet épisode retombera sur elle, si elle s’avise d’évoquer publiquement celui-ci.

La « vérité humaine » que Sainte-Beuve ne distinguait pas dans *Dominique* apparaît mieux lorsque l’on met en miroir les textes qui viennent d’être évoqués (et dont on pourrait d’ailleurs enrichir la liste). Ces séducteurs glacés, ou gelés, qui partent à la conquête des femmes tout en sachant que leurs projets – simple rencontre amoureuse ou mariage – ne pourront être menés à terme, ne sont pas aussi rares que l’imagine le critique des *Lundis*. C’est moins la jouissance physique ou l’établissement d’un lien conjugal qui sont en jeu, que de voir rappelé, et de goûter, l’empire que les hommes exercent sur l’autre sexe, dans les affaires de l’amour. Rien de plus libertin, en conséquence, que ces dérobades finales, et que le spectacle du déplaisir, de l’amertume ou du désespoir qu’elles provoquent chez les femmes.

Copyright © 2023 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Pour citer cet impromptu :**

Michel Brix, *Séducteurs glacés et libertinage à rebours* [en ligne], Impromptu #38 (15 septembre 2023), Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2023. Disponible sur : <[www.arllfb.be](http://www.arllfb.be)>